

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 31

Artikel: La verrue et la loupe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197023>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une trentaine de familles déjà malheureuses sont plongées en même temps dans le deuil et dans la misère.

» La route est donc mauvaise. Pourquoi n'en changerait-on pas? Qu'importe, quand il s'agit d'épargner des vies humaines, un jour de plus de retard, du moment qu'on a le confort à bord? Et pourquoi, surtout, s'obstiner à traverser ces brouillards de Terre-Neuve, tellement opaques, tellement gluants et visqueux, que le soleil le plus vif n'arrive avec peine qu'à les dissiper pour un moment, qu'on ne voit rien autour de soi qu'une nuée épaisse, et que les coups de sirènes, atténués par la densité de la vapeur d'eau, n'indiquent que d'une façon moins qu'approximative, l'endroit à peu près précis d'où ils partent.

» Voici déjà un très grand péril. Un vapeur allant très vite, risque de couler un bateau pêcheur qui se trouve sur sa route, ou même un voilier qui, ayant la même destination que lui, est contraint de courir des bordées pour prendre le vent.

» Autre chose : un vapeur, naviguant dans les mêmes conditions, peut être littéralement éventré par un petit bateau — c'est le cas de la *Bourgogne* — qui forme ainsi coin, si l'on peut s'exprimer de cette manière et bien que ce bateau aille quatre ou cinq fois moins vite. Il n'y a pas plus dans ce cas que dans le premier — toute question de vitesse mise à part — aucune responsabilité de part et d'autre. On ne s'est pas vu à cause du brouillard.

» Il suit déjà de là qu'il faut — quand on le peut — choisir une route où les brouillards ne naissent que tout à fait accidentellement.

» Mais ce n'est pas tout. Ne pourrait-on pas créer deux routes maritimes d'un endroit à l'autre, l'une pour les bateaux — supposons la ligne d'Europe à New-York — partant des ports européens, l'autre pour les vapeurs quittant les ports américains. Ce qui fait réellement le danger de la grande navigation à l'heure actuelle c'est, en effet, la route unique. Les paquebots vont droit leur chemin pour économiser du charbon et gagner les primes de vitesse, et il arrive qu'allant dans des sens contraires, ils se télescopent.

» Il faudrait, cependant, en finir une fois pour toutes. Voilà plus de cinquante ans qu'on parle de deux routes maritimes dans les eaux très fréquentées. Pourquoi les ministères de la marine des divers pays du monde ne provoqueraient-ils pas une conférence internationale dont la décision aurait force de loi?

Les femmes et le pantalon.

On écrit de Londres :

« Hyde-Park a vu défiler dimanche après-midi un cortège de manifestations qui rompaît heureusement avec la banalité ordinaire des démonstrations de ce jour en cet endroit. Nous voulons parler de la manifestation des femmes cyclistes en faveur du port du pantalon.

La tentative s'est terminée par un insuccès, presque par un désastre. Quand on rencontre dans Londres une femme pédalant dans le costume rationnel du cyclisme, soit le pantalon bouffant, les bas et les brodequins, c'est à qui parmi les passants montrera le plus d'indignation et de dégoût, la voyageuse fut-elle exquise. On n'en rencontre d'ailleurs que par exception, et c'est presque toujours une étrangère. Les dames cyclistes françaises, qui sont venues à l'Aquarium de Londres prendre part à des matches internationaux, avaient été prévenues qu'elles eussent à ne pas sortir dans les rues en culotte et elles se conformaient à cet avis.

On conçoit dès lors l'émotion des Londo-

niens et des Londoniennes en apprenant que cinquante-six dames ou demoiselles cyclistes, appartenant à un même club, devaient se réunir, le matin à dix heures, devant Hyde-Park, pour partir en cortège vers Hammersmith et Kew, et que toutes ces dames porteraient des culottes. Il y avait foule une heure avant le moment fixé pour le rendez-vous, et la première cycliste en culotte arrivée devant la statue de Wellington a été l'objet d'une ovation dont elle se fut certainement volontiers passée. Elle déboucha sur la place escortée à la course par une centaine de gamins qui lui adressaient les quolibets les plus désagréables et parfois les plus divertissants. Chacune de ces dames augmenta peu à peu la foule déjà assez grosse qui s'était assemblée pour contempler les cent douze mollets que le club des cyclewomen se décidait à livrer à la publicité. Vers dix heures, l'encombrement était tel que la police a dû intervenir.

Des agents en uniforme ont entouré les dames en culottes, en les exhortant à quitter la place le plus vite possible pour échapper aux railleries dont elles étaient l'objet et pour ne pas gêner plus longtemps la circulation. Fidèles à leur serment de la veille, elles ont attendu le coup de dix heures pour se mettre en marche et nous leur rendons volontiers cette justice que pas une ne manquait au rendez-vous. On les a vues enfin disparaître dans la direction des jardins de South-Kensington, toujours escortées de gamins ironiques, mais très crânes sous les huées. La promenade aux environs de Londres n'a pas dû manquer d'incidents.

Habito à la tråblia, patet à l'ovradzo.

Habito à la tråblia, habito à l'ovradzo, s'on dit, et c'est, ma fâi, bin veré, kâ, vo vайдès bin soveint de cliiåo gaillâ que sont coumeint lè monsus que vont sè repètrè dein cliiåo grands z'hôtets dè vela, pàovont restâ dâi z'hàorès dè teimps po medzi, et quand sont à l'ovradzo sont patets qu'on dianstro et n'avancont rein. Vo z'ein vайдès assebin dâi z'autro qu'ont vito fè à tråblia, que sont dâi sàcro à l'ovràdzo et que vo massacront dâo travau ein vâi-tou, ein vouaïque.

Sè prâo que, quand vo z'âi lo pétro bin garni et que vo z'itès bin rappoyi, cein vo baillè dè l'acquouet et dâo coradzo; vouai-ti-vai on sâitâo qu'a fè dâi bounès dix z'hàorès àobin qu'a bin dinâ, coumeint vo fot bas lè z'andains. L'est tot coumeint se vo montâ 'na poya avoué on tsai bin tserdzi, se vo ne bailli pas on picotin d'aveina à voutra grise, vo faut allâ queri cauquon po drobliâ àobin vo z'âi bin dâo mau à vo z'ein sailli.

Mâ, vo vайдès prâo soveint assebin dè cliiåo lulus qu'ont dâi z'estomè à dou z'êtâdzo, que pàovont reduire dâi quatre z'assiâtâ dè soupa sein comptâ lo resto et que ne sont tot parâi què dâi nioussès quand s'agit d'eimpougni lè z'èsès et dè fèrè què que sâi. Po cliiåo z'iquie, lè faut laissi io sont et faut bin sè gardâ dè lè preindre ein dzornâ.

On Savoyâ, qu'on lài desâi Barbotson, étâi on gaillâ dè cliiåo sorta et l'allavè ein dzornâ decè delè. Coumeint fasâi assebin lo saîtâo, s'êtâi eingadzi po lè fenésions tsi la Nanette dâo Tsâno d'avau, 'na brava véva, on pou simplietta, que fasâi martsi li-mimo son bin du la moo dè se n'hommo.

On matin que Barbotson dévessâi allâ sciïi tot solet à n'on prâ on bocon liein, stusse s'aminé à l'hotò po dédjonnâ, et, quand l'eut bu on part d'écoualètès dè café, medzi 'na plliatèlâ dè truffès frecachès avoué cauquès cantineaux dè pan et dè toma après, la Nanette lài fe :

— Dis vâi, Barbotson, coumeint lo prâ que

te vas sciïi hoai est on bocon liein, cein vâo bin mè gravâ d'allâ tè portâ à dinâ, vu que su tota soletta et que su d'obedzi dè restâ à l'hotò po gouvèrnâ lè z'ermaillès; assebin sâ-tou quie? Coumeint y'è dza met retsâodâ la soupa et tot cein que faut po midzo, tè faut dinâ tot lo drai, cein mè farâ bin serviço et dinse, n'arè pas fauta dè lo tè portâ.

— Bin se vo volliâi, noutra màitrè, fa l'autro; bailli pi la soupa!

Adon la Nanette lài portè su la tråblia 'na terrina dè soupa âi favioulès et mon gaillâ sè met à ein medzi on part d'assiâtâ, après quiet l'accrotsè 'na demi-dozanna dè truffès boulaîtès avoué dè la campouta et on bocon dè bajou, pu sè vaissè avoué la tsana, on part dè verro et quand l'eut tot baffrà sè peinsavè! « Qu'on est bin quand on a medzi ouïè! »

Mâ Barbotson n'êtâi pas onco bin ravondâ et fasâi pas étât d'avâi couaîtè dè modâ sciïi; assebin dese à la vilha :

— Attiutâ, tanta Nanette, du que su dinse ein avance po lo medzi, vo faut assebin mè bailli tot lo drâi lo soupâ et vo n'arâi pas fauta dè vo mettrè ein cousons por mè hoai sâi po lo medzi, sâi po lo baire, volliâi-vo?

— Por mè, que cein mè fa-te? dese la vilha, tai! Et lài repoisè cauquès z'assiâtâ dè soupa dein la mermita, remet su la tråblia lo pan et la toma et retracè queri 'na tsana dè vin, ein sè deseint: « C'ein m'arèindzè bin, y'arè on relavâdzo dè mein po sta né! »

Quand Barbotson eut tot requit, la Nanette lài fe :

— Ora que t'as bin dédjonnâ, bin dinâ et bin soupa, te dâi fèrè on tot crâno ovrà et compto que te vas poâi tot mè sciïi cé prâ hoai!

Adon l'autro lài repond :

— Attiutâdè, tanta Nanette, quand y'è soupâ, y'è coutema d'allâ mè reduirè; ora vè mè remisâ à la paille. A dèman, bouna né! Et mon gaillâ sè laivè et fot lo camp dreml.

Ein vouaïque on ovrà d'attaque!

C. T.

La verrue et la loupe.

Une verrue au bout du nez
Servait de mouche au plus joli visage;
Tous les discours du voisinage,
Sur cet objet étaient tournés.
Chacun, fort librement, en parlait à sa guise,
Imaginait quelque bêtise,
Ou débitait de plats propos,
Pour accabler la dame aimable,
Dont la verrue insoutenable

Donnait l'alarme à tant de sots.

L'on ne causait enfin que d'elle dans la ville,
Et tout autre sujet devenait inutile;
Les femmes, surtout, s'en mêlaient,

Du bout du doigt se la montraient;

L'une tombait en défaillance

En regardant cette excroissance;

L'autre en prenait quelque vapeur,

Où la citait avec horreur;

Celle-ci faisait la sucrée,

Et celle-là la mijaurée;

Nulle n'était sans son caquet,

Et toutes lançaient leur paquet.

Un certain jour, une commère,

Au maintien grave, à l'œil austère,

Ayant le nez des plus unis,

Et tous les traits bien arrondis,

Par accident rencontre en rue

La pauvre dame à la verrue,

Et, sans aucun ménagement,

L'apostrophe cruellement.

Un chevalier de la belle affligée,

Qui souffrait trop de la voir outragée,

Souleva le mantelet

De celle qui tant pérorait;

Lors, on vit une loupe énorme,

De la plus vaste et noire forme,

Qui tout le dos lui décorait,

Et qui, coupée en chair menue,
Suivant l'estime des experts,
Eût pu fournir une verrue
A chaque nez de l'univers.

Une composition d'écolier. — Un régent donnait dernièrement à ses écoliers, pour sujet de composition, le *Serment du Grutli*. Un d'entr'eux, probablement beaucoup trop jeune pour traiter un sujet historique, s'est acquitté de sa tâche par les lignes suivantes, qui nous sont communiquées. Lorsque le maître ne connaît pas mieux ce qui convient à l'intelligence de l'élève, il ne faut point s'étonner de pareils résultats :

LE SERMENT DU GRUTLI

« Le Grutli est un serment que le monde s'y rassemble pour y aller chanter chaque dimanche matin et quelquefois les allemands en forment un gruteli et vont s'y rassembler pour chanter et aussi ceux la qui ne savent pas l'allemand peuvent aller pour apprendre l'allemand et apprendre à chanter en allemand. Le grutli a été formé par trois hommes que on les voit sur les drapeaux du grutli et on les nomme les trois suisses on les remarque que trois hommes sur le drapeau qui lève le doigt. Il y en a un au milieu qui est plus grand que tous les autres, et deux de chaque côté qui sont plus petit que lui. »

Point d'argent, point de Suisse. — Répandant au désir exprimé par quelques-uns de nos abonnés, nous rappelons l'origine de ce proverbe :

Durant les guerres de Naples et du Milanais, à la fin du XV^e siècle, les Suisses au service de France revinrent quelques fois dans leur patrie, parce qu'on ne payait pas leur solde. On s'en plaignait alors, on les taxa d'infidélité, de lâcheté, de perfidie; et pour se justifier, ils alléguèrent qu'ils ne pouvaient subsister sans argent : « Faites comme les autres troupes, leur répondait-on, vivez aux dépens du pays », ce qui signifiait : *Allez à la maraude et piller quand vous ne pouvez payer!*

Mais cette méthode de se procurer des vivres était si contraire à la discipline militaire de nos ancêtres, qu'ils aimaient mieux rentrer dans leurs foyers que de fouler le pauvre peuple : de là le proverbe inventé par un général français, *point d'argent, point de Suisse*.

Ce proverbe, jusqu'à présent mal entendu et plus mal commenté, est cependant plus propre à honorer notre nation qu'à la blâmer.

Dans un article sur les établissements de détention et les diverses améliorations apportées depuis quelques années dans le régime des prisons, un écrivain français consacre, en passant, ces quelques mots à la Suisse :

« Il y a des pays, comme la Suisse, où l'administration pénitentiaire a souvent une allure des plus paternelles, puisque dans telle ville que je pourrais citer l'on voit, occupés fort librement à des travaux de voirie, des prisonniers vêtus de leur costume de prison qui regagnent d'eux-mêmes, le soir venu, l'établissement dont ils sont les pensionnaires. Dans certain canton, on prétend même que le gardien de la prison refuse d'ouvrir sa porte à ceux qui rentrent trop tard. »

Poulailler monstre. — Un fermier du Rhode-Island (Etats-Unis), nommé Isaac Wilbur, passe pour posséder le plus grand poulailler du monde, et si nous en croyons nos confrères américains, il faut convenir qu'il serait difficile de battre ce nouveau record d'un genre spécial. Ce fermier, dont l'exploitation

agricole couvre plusieurs centaines d'hectares, élève près de cinq mille poules qui lui donnent environ deux millions d'œufs par an. Les poules sont logées par groupes de cinquante environ, dans des spacieuses et belles cages en bois placées sur une seule ligne et à cinquante mètres les unes des autres.

Ces cages sont au nombre de cent et sont entourées d'un grillage qui délimite pour chacune une basse-cour distincte.

Deux fois par jour les poules reçoivent leur nourriture, apportée dans un petit tramway sur rail qui passe successivement devant chaque cage. Un homme distribue la ration quotidienne, tandis qu'un autre recueille les œufs, qui sont aussitôt emballés dans des caisses remplies de son et expédiées le jour même à New-York.

Croirait-on qu'il suffit d'un bout de ficelle, d'une poignée de sable et d'un peu de graisse pour s'échapper de la prison la plus solidement grillée?

C'est pourtant le moyen qu'ont employé deux prisonniers, aux Indes anglaises, qui, en moins de cinq heures, ont pu scier par ce procédé les barreaux d'une fenêtre et s'échapper avant qu'on ait pu s'apercevoir de rien.

Les barreaux en question mesuraient exactement *cinq centimètres et demi* d'épaisseur, ce n'était donc pas un mince travail à faire.

Les prisonniers en sont cependant venus à bout en quelques heures, comme nous l'avons dit, et ont laissé en partant, sur la table, bien en évidence, le bout de ficelle qui leur avait servi.

C'est, du reste, grâce à cette indication que les autorités ont pu deviner le « truc » employé par leurs pensionnaires, qui, à ce qu'on assure, n'en sont pas à leur coup d'essai.

Le corset. — Un médecin de Paris énumère ainsi les troubles et les ravages produits par l'usage abusif du corset :

Tous les viscères sont ou comprimés, ou en partie changés de place.

La partie inférieure des poumons est comprimée, ce qui rend la respiration difficile.

L'estomac change de position. Au lieu de conserver sa position horizontale, il prend une direction à peu près perpendiculaire, ce qui ralentit considérablement le travail de la digestion.

Le foie est tellement comprimé par les côtes qu'il en garde les empreintes.

Enfin les intestins subissent un refoulement qui engendre des maladies diverses et a même produit des cas d'apoplexie.

Que les dames se le disent.

Fleurs fanées. — Toutes les fleurs se fanent en deux ou trois jours après avoir été coupées. Le plus beau bouquet, après quelques jours de voyage, s'il n'a pas été emballé d'une façon spéciale, arrive flétri à destination.

Pour raviver les fleurs et leur rendre leur fraîcheur, il n'y a qu'à les exposer à la vapeur d'eau chaude pendant quelques minutes et ensuite plonger les tiges dans de l'eau bouillante.

Avant de remettre le bouquet ou les fleurs coupées dans les vases remplis d'eau froide, il est nécessaire de couper la partie des tiges qui a plongé dans l'eau bouillante.

(Science pratique.)

Dépôts calcaires dans les bouilloires. — L'eau vinaigrée enlève très bien les dépôts calcaires dans les bouilloires. Après vingt-quatre heures d'action, les plus gros morceaux se décollent facilement par le grattage; on achève complètement le nettoyage par une nouvelle application. Même moyen pour les dépôts formés dans les carafes.

(Science pratique.)

Contre la mauvaise odeur des évier (lavoirs). — Ce qui donne une mauvaise odeur aux évier, c'est l'amas de graisses qui proviennent des résidus contenus dans l'eau de vaisselle. Pour faire disparaître cette odeur, il faut y jeter soit de l'ammoniaque, de la soude ou de l'esprit de sel.

(Science pratique.)

Boutades.

UNE VIEILLE ERREUR. — On a toujours cru jusqu'ici que la fête du *mardi gras* tombait à un mardi. La chose paraissait toute naturelle.

Eh bien, c'est une erreur, une grosse erreur. Ouvrez l'almanach du *Sunlight-Savon*, de cette année, à la page du mois de mars, vous y verrez : *Mercredi 2 mars, Mardi gras*. Qui l'eût cru ?

Leçon d'orthographe.

Dans la rue, entre deux gamins :

— Dis! Paul, comment c'qu'on écrit le mot « trousseau » ?

— Oh! tu sais pas? C'est bien facile. Tu mets le mot « trous » au pluriel et le mot « seau » au singulier et puis tu les apprends.

Dans un salon :

— Cette dame me paraît bien fière de la pureté de sa noblesse.

— Plus que vous ne pensez!... Figurez-vous qu'elle a tellement peur qu'on ne croie qu'il y a eu des marchands dans sa famille, qu'elle a été sur le point de faire un procès à un biographe qui avait imprimé qu'un de ses ancêtres était d'un commerce agréable!

Un individu, arrêté dans un magasin au moment où il essayait de payer avec une pièce en plomb, est conduit au commissariat de police.

— Votre compte est bon, mon garçon, vous êtes un faux monnayeur, fait le commissaire.

— Moi, pas du tout. Je suis fabricant de pièces fausses pour clouer sur les comptoirs.

Les bonnes petites amies.

— Comment, ma chère, vous dites que Mme Z... n'a que vingt-huit ans?

— Que voulez-vous, il y a si longtemps que je le lui entends dire, que je finis par le croire.

Un jeune homme de nos amis est allé consulter une somnambule sur l'avenir qui lui est réservé.

— Vous serez dans la plus affreuse misère jusqu'à l'âge de trente ans.

— Et après?...

— Après!... vous y serez habitué.

Monsieur, disait un jour un Anglais à un Français, veuillez ne pas oublier que le soleil n'est jamais couché sur les possessions des Anglais.

— Je le sais, répondit le Français, et cela ne m'étonne pas : le soleil est obligé d'avoir toujours l'œil ouvert sur ces gens-là.

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth Zurich.	Toiles en coton écri ou blanc., 20 c. p m.
Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco.	Indiennes p ^r robes et enfourrag. 45 c. »
Adresse : Max Wirth, Zurich.	Cotonnes p ^r chemises, bon teint 40 c. »
	Cout., lit. et limoges p ^r enfour. 85 c. »
	Piqués, Basins et Damas 60 c. »
	Rid., vitr., étoff., etc., p ^r meub. 45 c. »
	Etoff. p ^r habillem. d'ouvriers, à 1 fr. »
	Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinière, LAUSANNE rue Pépinière, 3.

AU RABAIS

Couleurs anglaises en godet pour l'aquarelle

DE LA MAISON WINDSOR ET NEWTON

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.